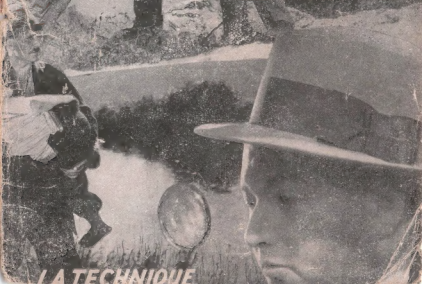




Joseph GABORIEAU

LE CRIME DU PENDU



LA TECHNIQUE



Le Crime du Pendu ⁽¹⁾

Le bonhomme hâloüillait, tant son émotion était grande. Le secrétaire du commissariat commençait à s'énervier :

— Enfin, expliquez-vous ! Vous me parlez de votre fils absent et vous me dites que vous venez de trouver un cadavre chez vous. Qui était-ce ? Le connaissez-vous ?

— Mais c'était lui que je vous dis !

— Lui ? Qui donc ?

— Mon fils, monsieur, je vous le répète ! Ah ! mon Dieu !

Et l'homme éclata en sanglots. Il était vêtu d'un de ces vestons râpés et tachés, que les retraités ont l'habitude de mettre dans leur trou de campagne.

Le secrétaire l'examinait, perplexe :

— Il n'est pourtant pas déjà saoul à 10 heures du matin, se disait-il. Et puis non, ça ne s'invente pas, des choses pareilles. Il appuya sur un timbre.

« Envoyez Bourreau et Legrain, 22, boulevard de Ceinture, commanda-t-il. Ils y trouveront, paraît-il, un cadavre. Mais qu'ils se bornent aux premières constatations ! Qu'ils ne touchent à rien et qu'ils prennent garde de ne point effacer les traces.

Ceci dit, le secrétaire, fort satisfait de la précision de ses ordres, se retourna vers son interlocuteur.

Sa voix s'était adoucie. La brutalité ne tirerait rien de cet homme.

— Voyons, commença-t-il. Vous me dites que vous venez de trouver votre fils mort chez vous. A quelle heure ?

— Tout à l'heure, monsieur ! Je suis venu vous avertir tout de suite.

— Et dans quelles circonstances ?

— Voilà. Nous étions levés depuis 8 heures, ma femme et moi. Je suis allé faire un tour jusqu'aux petits pois qui commencent à pousser, puis j'ai ouvert la grille qui était cadenassée comme d'habitude.

Le secrétaire nota le détail ; l'homme continuait :

— J'ai fait un brin de causette avec le père Timet, vous savez, le vieux cantonnier à grande barbe qui balayait le caniveau. Je suis revenu préparer la pâtée aux chiens. C'est que ça mange, ces deux bêtes-là ! Entre temps, j'ai donné un coup de main à Saninet pour porter une caisse...

« Il est bien calme maintenant, pensa son vis-à-vis. Et il se souvint de tous les détails qui ont précédé la découverte du cadavre. Suspect cela ! »

— J'ai donné à manger aux chiens ; ma femme m'a appelé pour le petit déjeuner. Puis je suis descendu au débarras à cendre prendre une pelle, car je voulais nettoyer les allées. C'est alors que j'ai vu... Oh !

(1) Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T.S.F. réservés pour tous pays, même l'U.R.S.S.

— Allons, continue! Comment était-il?

— Pendu, monsieur! Pendu par une grosse corde au tuyau de chauffage. Et c'était lui! Mon fils!

— Et qu'avez-vous fait alors?

— Ce que tout le monde aurait fait à ma place! J'ai coupé la corde! Mais il est tombé tout raide; il était mort depuis longtemps sans doute. Et je suis venu vous trouver.

— Mais alors, fit le secrétaire, perplexe, il s'agit sans doute d'un suicide?

— Je ne sais pas! Pourquoi René se serait-il tué? Et pourquoi serait-il venu se tuer chez moi?

— Vous m'avez dit que vous aviez deux chiens. Des bergers, je crois? Les étaient lâchés? Ils n'ont pas aboyé?

— Non, monsieur! Et pourtant ils sont féroces! Si un inconnu était entré, ils lui auraient sûrement sauté dessus!

— Mais ils connaissaient votre fils?

— Bien sûr! René a passé tout l'hiver chez moi, avec sa femme. Il était malade, il a traîné jusqu'au mois de mai avant de repartir chez lui à Paris.

Il conclut l'entretien.

— C'est bon, vous pouvez vous retirer. Auparavant, une petite formalité. Vous allez me donner votre état civil.

Et il inscrivit les renseignements :

« Dumaret Louis-Georges-Auguste, né le 8 novembre 18... à Capdenac (Gantal). A exercé la profession de tailleur de pierre. Gazé de guerre et pensionné. Est gardien depuis dix ans de l'immeuble situé 22, boulevard de Ceinture, à Enghien. Cette maison, passablement délabrée, appartient à un vieil original, M. Dunord, qui néglige de la faire réparer. Comme il ne trouvait plus de locataire, il a accepté la proposition de Dumaret, logé gratuitement et gardien de la propriété. Il reçoit une petite indemnité pour ses chiens.

« La victime, Dumaret René-Paul, est né le 27 juillet 19... à Dimour (Galvados). Donc actuellement âgé de 27 ans. Marié depuis trois ans. Dumaret René est de constitution faible. Il a été réformé par le conseil de révision. Travaillait chez Renaud. Mais il est tombé malade à l'automne dernier et n'a pas été repris par son usine. Se trouvait donc en chômage. »

Comme il congédiait Dumaret, Legrain arriva pour rendre compte.

En même temps se présentait le commissaire Vercors. Son secrétaire lui dit ce qu'il savait et passa la parole à Legrain, lequel avait laissé son camarade de faction.

— Quand nous sommes arrivés, la cour était déjà pleine de monde. Des voisins, des passants qui jacassaient comme au marché. Mme Dumaret gelait, assise sur une marche du perron. J'ai mis tous ces gens-là dehors et bouclé la grille.

« Il faut vous dire que la maison, en fort mauvais état, est bâtie au milieu du jardin. Le rez-de-chaussée est surélevé et les caves de plein-pied avec le sol. Et de chaque côté de la maison se trouvent deux constructions carrées, ne comprenant qu'une seule pièce. Elles sont reliées avec la partie centrale par deux galeries vitrées.

« Entre la rue et la maison, de chaque côté de l'allée, il y a des plates-bandes que Dumaret a transformées en jardin potager. Derrière, les arbres ont été abattus; il y a deux ou trois ans. Ils ont été sciés et pourrissent là. Cette partie donne sur le lac et il y a même une barque échouée près d'un embarcadère démoli.

« Ces constatations faites, continuait l'agent, nous nous sommes occupés du cadavre. Nous avons prié Mme Dumaret de nous accompagner. Elle nous a menés sous la galerie vitrée, a ouvert la porte de la cave et nous a invités à entrer.

« La pièce où nous avons pénétré est éclairée par deux étroites fenêtres grillagées, situées presque au ras du sol. Dans un angle, une chaudière de chauffage central. Tout à côté, un gros tas de cendre, Mme Dumaret nous a expliqué par la suite que la cendre n'était jamais jetée à la poubelle, mais conservée pour servir d'engrais.

« A un mètre cinquante de la porte, un cadavre était étendu. Une grosse corde lui enserrait le cou. Le bout coupé pendait à un tuyau de chauffage qui suit le plafond. Nous nous sommes assurés de la mort qui paraissait remonter à plusieurs heures.

« Mme Dumaret nous a confirmé qu'il s'agissait de son fils René. Le mort paraissait âgé d'une trentaine d'années. Très maigre, il avait un aspect souffreteux. Il était vêtu d'une chemise Lacoste et d'un pantalon rayé, chaussé de pantoufles. Les traits du visage paraissaient révoltés comme si l'homme, une fois le cou dans le nœud coulant, eût changé d'avis et eût fait des efforts pour se libérer.

« Au mur était appuyé une échelle qui a dû servir au désespéré pour ses préparatifs. Mme Dumaret l'a reconnue comme lui appartenant. Elle a également reconnu posséder de la corde semblable à ce le qui a servi au défunt.

« Le sol étant cimenté aux abords, nous n'avons pu relever de traces de pas. Il faut ajouter que dix ou quinze personnes avaient approché le cadavre avant nous. Il ne semble pas toutefois qu'ils aient touché au corps.

— Eh bien, fit le commissaire en se tournant vers son secrétaire, qu'en pensez-vous?

— Peut-être suicide, à n'en pas douter. Attendons les conclusions du médecin-légiste. Ce soir, l'affaire sera liquidée.

— Pas si vite, coupa le commissaire. Ça vous paraît normal que ce fils Dumaret, sans prévenir, vienne se suicider chez son père après avoir escaladé le mur d'entrée haut de trois mètres? Qui sait? Il tenait peut-être à la vie autant que vous et moi, ce particulier-là!

Le secrétaire hocha la tête. Il devinait l'espoir secret du commissaire : un beau crime avec dessous mystérieux qui mettrait Vercors en vedette et lui procurerait de l'avancement.

— Même si l'affaire se borne à une constatation de suicide, reprit Vercors, il sera bon de vérifier par quel moyen la victime s'est introduite dans la propriété.

— En escaladant le mur, sans doute; vous venez de le dire vous-même. Vous ne pensez pas qu'elle a abordé par le lac?

— Dans ce cas, il doit rester des traces d'éraflures sur la crête, ainsi que des empreintes de pas sur les plates-bandes.

Mais l'examen du mur s'avéra négatif. Pas la plus petite trace d'escalade. La terre des plates-bandes avait été fraîchement ratisée pour les semis d'été. Pas la moindre empreinte de pantoufles.

— Il a pu franchir la grille d'entrée et non le mur; il serait ainsi retombé sur l'allée où, d'après les déclarations de Legrain, quinze personnes ont piétiné ce matin.

— Hum! Difficulté supplémentaire! La grille est plus haute que le mur d'au moins cinquante centimètres; et, sur la tête, les traces seraient très apparentes; or, il n'y en a aucune.

— Admettons alors qu'il a franchi le mur juste à l'angle de la grille; en prenant son élan, il a pu sauter sur l'allée.

— Précaution bien étrange de la part d'un homme qui va se donner la mort; et cette hypothèse limite nos recherches sur le mur. Mais un examen minutieux, pousse par pousse, du mur aux abords de la grille, ne révéla aucun indice. Pourtant, la surface était rugueuse et les pierres saillaient; un homme qui aurait tenté l'escalade eût à coup sûr posé le pied dans les anfractuosités des moellons; il eût éraillé le mortier noirci par le temps.

— De plus en plus bizarre, concéda le secrétaire. Par quel moyen a-t-il bien pu s'introduire?

— Il possédait peut-être un double de la clef d'entrée.

Il n'y a pas de serrure à la grille. Dumaret leur indiqua qu'il fermait à l'aide d'une chaîne passée dans les colonnettes des deux ballants, et bloquée par un cadenas. Il est donc impossible d'ouvrir de l'extérieur.

Vercors en profita pour compléter l'interrogatoire de Dumaret.

— Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois?

— Il y a une quinzaine de jours; il venait avec sa femme nous rendre visite une ou deux fois par mois.

— Vous a-t-il fait des confidences? Je veux dire: au cours d'une conversation n'avez-vous point saisi un mot qui laissât entendre qu'il était las de la vie? Son chômage l'avait déprimé, peut-être?

— Pre du tout, il en avait pris son parti; je crois qu'il bricolait un peu, car il avait toujours de l'argent et il était gai comme à son habitude.

— Il ne vous a pas une seule fois paru sombre, préoccupé? Sa gaieté pouvait être forcée pour donner le change?

— Je n'ai rien remarqué de semblable.

L'homme répondait d'un ton lent et posé. Son émotion de l'heure précédente au commissariat était tout à fait effacée.

« Il ne me paraît pas autrement affecté de la mort de son fils, pensa le secrétaire. Ses larmes de ce matin seraient-elles une comédie? Ou bien était-ce l'horreur de la découverte du cadavre qui l'avait mis dans un tel état? »

Mais Vercors continuait:

— Racontez-nous, sans en omettre aucun détail, la soirée

et la nuit précédente. A quelle heure avez-vous fermé la grille?

— Vers 9 heures, comme d'habitude. J'ai pris un moment le frais dans la rue et j'ai verrouillé en rentrant. Puis nous avons mangé la soupe, ma femme et moi; elle a fait la vaisselle. J'ai fumé une pipe en l'attendant et nous sommes montés nous coucher.

— Et il pouvait être?

— 10 heures ou 10 h. 15. Nous nous couchons tôt.

— Cette nuit, vous n'avez rien entendu?

— Rien! les chiens n'ont pas aboyé puisqu'ils le connaissent. Ma femme et moi nous nous sommes réveillés ce matin comme d'habitude. Aucun bruit ne nous avait alertés.

— Et quelle est votre opinion sur le drame? Pourquoi votre fils est-il venu se suicider chez vous?

L'homme eut un geste vague qui disait son ignorance et Vercors l'ayant congédié il s'éloigna de son pas lourd vers la maison.

— Bast! conclut le secrétaire, nous avons bien tort de perdre notre temps pour un banal suicide!

Les résultats de l'autopsie vinrent, dans l'après-midi, tirer le commissaire de sa torpeur; les conclusions du médecin légiste étaient formelles: René Dumaret avait été étranglé puis ensuite pendu pour donner le change et simuler un suicide: les cartilages de la gorge avaient été broyés en dessous du nœud coulant. L'attaque avait dû être soudaine et paralyser d'un coup les réflexes de la victime: le corps ne portait aucune trace de lutte.

Vercors, à cette nouvelle, ne put celer sa joie: elle transfigurait son visage; il se voyait déjà la vedette des journaux parisiens pour ces prochains jours. Son secrétaire prit un plaisir somme toute assez lâche à le doucher. Il glissa d'une voix indifférente:

— Ils vont sans doute envoyer quelqu'un de la P. J. prendre la direction de l'enquête.

— Hein? Vous croyez? sursauta Vercors.

Vercors ne répondit pas. Il eut un geste fataliste et prit néanmoins les dispositions qu'imposait la tournure prise par les événements.

Le secrétaire avait raison. Le lendemain, de bonne heure, se présenta un petit bonhomme rondouillet, la pipe à la bouche, le pas assuré et les épaules larges.

— Ramet, de la P. J., annonça-t-il. Comme on vous a prévenu, je suis chargé d'enquêter sur le crime de l'avenue de Ceinture.

Et s'asseyant avec désinvolture, il attaqua:

— Eh bien, où en sommes-nous?

Vercors le mit au courant de ses premières constatations. Quand il eut achevé d'exposer ce que nous savons déjà, il ajouta:

— Dès que j'ai eu confirmation du meurtre, je me suis inquiété des empreintes qu'avait pu laisser le meurtrier. Je dois vous dire que sur les lieux du crime, ou plutôt de la mise en scène, je n'ai rien trouvé. La porte du réduit où fut

découverte la victime, ferme au loquet et le fer en est rugueux. Rien à en espérer. Bruts aussi les barreaux et les montants de l'échelle encore appuyée au mur et qui servit à hisser le cadavre. Le tuyau de chauffage où fut attachée la corde est recouvert d'une fine couche de poussière, mais il ne s'y trouve pas la moindre empreinte. L'assassin a dû fixer le nœud coulant arc-bouté sur son échelle, en prenant soin de ne point poser ses doigts sur le tuyau.

— Et sur le plafond, interrompit Ramet, vous n'avez rien remarqué?

— Sur le plafond, fit Vercors interloqué. Pourquoi?

— Parce qu'il est possible que le meurtrier, sur son échelle, ait appuyé sa tête au plafond pour assurer son équilibre, tandis qu'il fixait le nœud des deux mains. Alors, ou bien il était tête nue et nous retrouverons des fragments de cheveux, ou bien il était coiffé et sa coiffure doit avoir conservé des traces de chaux.

— Ça, je n'ai pas remarqué, dit Vercors sèchement. Mais il est encore temps de procéder à cette vérification.

— C'est aussi mon avis. Continuez.

— Le réduit est dallé en ciment, ainsi que ses abords et d'ailleurs tout le pourtour de la maison. Ils étaient soigneusement balayés. Inutile d'insister de ce côté-là.

« Le point capital consiste en ce fait que les chiens n'ont point aboyé; cela limite nos investigations aux familiers de la maison. Ces bêtes-là sont féroces et ne connaissent personne. Aucun doute là-dessus. Les voisins eux-mêmes n'osent pousser la grille sans appeler le patron. Le facteur, lorsque par hasard, il apporte un recommandé, sonne et attend dans la rue. Moi-même, hier matin, j'ai été reçu par des hurlements.

« Des renseignements recueillis, il résulte que trois personnes seulement avaient un accès permanent à la maison et ne provoquaient aucune réaction de la part des chiens :

« D'abord, un Polonais, du nom de Strowiesk, mais qui répond au surnom de Santinet. Ce Santinet traîne ses godilots dans le coin depuis pas mal d'années. On ne lui connaît aucun métier défini. Il bricole de-ci, de-là, balaye les cours, coiffe les caisses, lave la vaisselle, s'il y a eu quelque dîner de famille. Chez Dumaret, il entretient le jardin. Ce qui fait qu'on le voit presque chaque jour se traîner entre les plates-bandes, un râteau à la main.

« Il est supporté par tous, chacun l'occupant volontiers, mais il a pourtant mauvaise réputation; les gens du quartier l'accusent de chaparder poules et lapins et ils se gardent bien, quand ils l'envoient pour quelque commission, de lui donner de l'argent.

« Cordeau, le bûcheron : tout l'arrière du jardin, côté lac, est encombré par des troncs abattus et sciés. Cordeau, un bonhomme de cinquante-cinq ans, vient les débiter en bûches. Il n'est dans le pays que depuis un mois et demi. C'est l'acquéreur des arbres, un certain M. Govrain, de Pontoise, qui l'a envoyé ici. Les renseignements recueillis sur son compte sont insignifiants. Il habite à six ou sept cents mètres de son travail, un pavillon de deux pièces, dans le parc d'une villa,

C'est, paraît-il, M. Govrain qui a obtenu du propriétaire de la villa, pour son ouvrier, la location de ce pavillon. Le bonhomme y vit solitaire et ne reçoit jamais personne.

« Le troisième suspect, Delmas, est pêcheur de vers de vase. Chaque jour, avec la tolérance du gardien, il vient avec son épuisette et son crible, s'éloigne à quelques mètres sur le lac dans la vieille barque qui est habituellement accrochée à la rive, et demeure toute l'après-midi sur l'eau. Il vend ses vers aux boutiques d'articles de pêche du pays. Il gagne, paraît-il, très convenablement sa vie.

« Delmas et Santinet sont célibataires; Cordeau est marié et va rendre visite à sa femme une fois par quinzaine.

« Nous ne pouvons, a priori, écarter le père de la victime. Le crime n'a-t-il pas eu lieu sous son toit? Cela nous fait donc quatre coupables possibles.

« J'allais procéder à l'interrogatoire de ces suspects, quand j'ai reçu l'avis que vous étiez chargé de l'affaire.

Ramet secoua sur son talon la cendre de sa pipe.

— Et quel est votre avis sur la façon dont se sont introduits meurtrier et victime?

— Ils ont abordé par le lac. Aucun doute là-dessus. J'ai minutieusement examiné le mur de clôture sur rue. Pas la moindre trace d'escalade.

— Mais en partant d'une des maisons voisines? Les clôtures de séparation entre propriétés sont le plus souvent assez faibles.

— Non, car de chaque côté des maisons bordent la rue sur deux ou trois cents mètres et il n'y a aucun intervalle entre elles. La maison du 22 est la seule en retrait. Pour réussir ce que vous dites, il aurait fallu franchir, non pas une, mais quinze ou vingt clôtures.

— Reste les voisins immédiats. Ceux-là auraient pu s'introduire dans la propriété en franchissant une clôture que vous reconnaissez inefficace.

— Non, car il y a les chiens.

— En êtes-vous sûr? Les chiens peuvent fort bien reconnaître un voisin qu'ils flairent chaque jour, qui les flatte même peut-être à travers la haie, ou au-dessus du grillage.

— Nous vérifierons, fit Vercors conciliant.

— C'est cela, nous vérifierons. Maintenant, dites-moi : où pensez-vous que le crime a été perpétré? Est-ce dans le jardin? Ou bien a-t-on transporté le cadavre en barque?

Vercors n'en avait pas la moindre idée. Comme nul n'avait rien entendu, on pouvait supposer que le cadavre avait été apporté du dehors. Mais une poigne vigoureuse, serrant la gorge du gringalet qu'était René Dumaret, pouvait fort bien l'avoir terrassé, sans qu'il préférât le moindre cri.

— Resterait à éclaircir, dans ce cas, la raison qu'a invoqué le meurtrier pour entraîner la victime dans le jardin de son père, fit Ramet pensivement.

Puis, se levant :

— Allons faire un tour sur place, dit-il.

Le tour sur place, pour Ramet, consistait en un examen fort minutieux. Il commença par l'inspection du mur d'entrée.

— Vous comprenez, dit-il à Vercors, vous l'avez examiné hier en pensant au suicide; nous recommençons ce travail aujourd'hui, avec des yeux nouveaux, les yeux de personnes qui savent qu'il y a eu meurtre.

Au plafond plâtré du réduit où fut découvert le cadavre, se distinguaient des rayures qui, selon toute apparence, avaient été produites par une casquette; mais comme le meurtrier s'était déplacé, chaque strie chevauchait la voisine, et il fut impossible de relever d'empreintes utilisables.

— Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la coiffure qui a frotté ici doit avoir ramassé une bonne quantité de plâtre, fit Ramet. Son propriétaire aura-t-il songé à la brosser?

On passa ensuite à l'examen des clôtures latérales. Elles étaient formées de poutres de trène, fort clairsemées et renforcées, dans les parties les plus démunies, de lattes en bois.

Sur l'arrière, par contre, les abords étaient gazonnés. Ramet examina pousse après pousse, latte après latte, attentif à déceler la moindre éraflure.

— Je ne trouve rien, avoua-t-il à la fin. On ne peut affirmer que personne ne soit passé. Ces haies sont en si mauvais état! Il faut pourtant observer que si meurtrier et victime sont entrés vivants, l'un au moins — la victime — ne devait avoir aucun intérêt à cacher ses traces. Et si le meurtrier portait un cadavre, comment aurait-il enjambé sans rien déranger?

Ramet poursuivit ses recherches du côté du lac. Une mince clôture de fibres entrecroisées avait été jadis élevée sur la berge. Elle était pourrie maintenant, écrasée sur presque toute sa longueur et disparaissait à demi dans l'herbe. Au centre, un vieux bateau était attaché à un embarcadère branlant. C'était celui qui servait à Delmas.

Le coin était encombré de tronçons d'arbres sciés. Dans la vente des arbres, le gardien Dumaret s'était vu octroyer les souches. Il les extirpait une à une, au fur et à mesure de ses besoins, et une quinzaine de trous à demi-comblés parsemaient l'enclos. De la terre était répandue tout autour et c'est vers eux que se dirigea Ramet.

Il finit par découvrir deux groupes d'empreintes; les unes, celles d'espadrilles, semblaient provenir de la berge; on les retrouvait sur la terre, aux abords de trois trous de souches. On pouvait supposer qu'il s'agissait des espadrilles du mort.

L'autre, dont l'identification fut plus délicate était l'empreinte d'un pied nu. A peu de distance de la maison, elle apparaissait sur la terre de deux trous de souches et indiquait la direction opposée au lac. On la retrouvait sur un trou de souche voisin, mais en sens inverse, cette fois. L'une et l'autre suivaient un chemin parallèle à celui des espadrilles mais à une certaine distance de celles-ci. D'ailleurs, cette série d'empreintes était peu nette.

— Je ne crois pas qu'avec des contours si vagues, elles puissent servir à identifier quelqu'un! marmottait Ramet tout en prenant des moulages.

— Résumons-nous, disait quelques instants plus tard Ramet en s'installant dans une des pièces de la villa.

« Nous pouvons affirmer qu'assassin et victime sont venus par le lac; ils sont des familiers de la maison; ont-ils agité ensemble? les traces semblent indiquer que non. Le meurtrier serait venu pieds nus. Enfin, nous savons que la casquette de l'assassin doit, à l'heure actuelle, retenir dans sa lame, si soigneusement qu'il l'a brossée, une quantité appréciable de sulfate de chaux. »

Il fit une grimace et ajouta :

— C'est tout... et c'est malgré!

— Il faudrait une perquisition immédiate chez les trois suspects, émit Vercors. Cette casquette peut disparaître.

— Ce doit être chose faite à l'heure actuelle, répliqua Ramel. Votre secrétaire doit venir m'apporter le résultat le...

Quelques minutes plus tard, le secrétaire arrivait en effet. On n'avait trouvé aucune trace apparente de plâtre sur les enduits. Dans ces conditions, toutes avaient été saisies, soumise au battage en un sac et le résidu soumis à une analyse rapide en vue de trouver des traces de chaux. Le résultat avait été négatif.

En conséquence, Ramel se livra aux mêmes recherches dans la villa. Il saisit trois casquettes et un chapeau mou, malgré les protestations de Dumarel qui ne comprenait pas les raisons de cette mesure.

Puis tout le monde s'en fut déjeuner.

L'interrogatoire des trois suspects devait avoir lieu au début de l'après-midi. Puis suivrait sans doute la vérification des alibis qu'ils ne manqueraient pas de fournir. Aussi Ramel, en prévision d'une soirée de gros travail, se coucha-t-il soigneusement les jours.

À 2 h. 30, au moment où il se préparait à interroger Santinet, Ramel reçut une communication de Paris. On lui donnait les résultats d'une perquisition au domicile du fils Dumarel.

Sa femme avait déclaré aux inspecteurs que, le matin du crime, Dumarel avait reçu une lettre dont la lecture l'agita fort; il refusa de donner aucune explication et sortit aussitôt en fourrant la lettre dans sa poche. Il ne rentra que pour le déjeuner où il ne prononça pas une parole et s'écroula aussitôt en déclarant qu'il rentrerait sans doute très tard. Cela n'avait d'ailleurs pas surpris Mme Dumarel, car son mari était coutumier de ces absences nocturnes. Elle ne devait plus le revoir vivant. Il y avait, sans doute, une relation étroite entre les termes de cette lettre et la mort du malheureux.

Il remettait à sa femme, pour les besoins du ménage, une somme bien supérieure à son allocation de chômage; celle-ci ignorait par quel moyen il se procurait de l'argent, car il avait toujours refusé de lui donner le moindre détail sur l'emploi de ses après-midi et de ses nuits; aussi soupçonnait-elle le jeu et les courses.

Une perquisition serrée n'avait fourni aucun indice intéressant; quelques lettres banales, un ticket d'entrée à Auteuil avaient pourtant été saisis.

Le banquier du café confirma les dires de la femme, Dumarel y était à prime courue; il passait quelquefois en coup

de vent, il était toujours seul et se bornait à une consommation hâtive. Dans les autres débits de la rue, il était totalement ignoré. Les recherches continuaient, orientées vers le milieu spécial que semblait fréquenter Dumaret; mais il ne fallait pas se dissimuler qu'elles seraient longues et difficiles.

— On n'a pas retrouvé cette lettre, n'est-ce pas? interrogea Ramet lorsqu'il eut racroché.

— Non, répondit Vercors, qui avait suivi l'exposé sur les notes que prenait Ramet. Dans les poches du mort, on n'a trouvé qu'un couteau et des allumettes.

— Donc, ou bien Dumaret l'a jetée, ce qui semble peu probable. Ou bien plutôt le meurtrier l'a reprise sur la victime, car elle constituait un document accablant pour lui.

A cet instant, on apporta le rapport de l'agent Legrain. Celui-ci avait été chargé de recueillir des renseignements sur la venue de la victime à Enghien, sur le chemin qu'elle avait pris, les endroits où elle s'était arrêtée, les personnes qu'elle avait rencontrées.

Legrain, nous l'avons déjà vu, sait exposer les faits d'une façon claire et précise; nous lui laissons donc la parole.

— J'ai commencé mes recherches par la gare d'Enghien, débutait le rapport, bien qu'il me semblât vraisemblable que Dumaret soit plutôt descendu dans une autre gare voisine où il risquait moins d'être reconnu. Comme je m'y attendais, je n'ai pas retrouvé trace de son passage; j'ai ensuite successivement enquêté aux gares de la Barre, Champ de Courses et Ermont, sans plus de succès.

« Je pensai alors me tourner vers les stations d'autobus; auparavant je voulais pousser jusqu'à Argenteuil, gare importante où l'on peut aller et venir sans se faire remarquer. Là, j'obtins satisfaction. Un jeune homme, dont le signalément correspondait bien à celui de Dumaret, était descendu au train de 21 h. 50. Le contrôleur qui reçut son billet est formel sur ce point : l'homme était vêtu d'une chemise lacosté et chaussé d'espadrilles. Le contrôleur ne l'a vu que de profil, car en remettant son billet, il tournait la tête comme s'il eut voulu qu'on ne distinguât point ses traits. C'est même ce détail qui frappa le contrôleur, et c'est alors qu'il remarquait la tenue débraillée de l'inconnu. Il ne pourrait affirmer s'il était seul ou accompagné, car les voyageurs se pressent au tourniquet en se bousculant. Je lui ai alors présenté une photographie de la victime, mais elle était de face et il n'a pu être catégorique bien qu'il trouvât une grande ressemblance.

« Argenteuil est à cinq kilomètres d'Enghien. Dumaret aurait-il pris un car? C'était peu probable, puisqu'il semblait tenir à passer inaperçu. A la station, on me déclara que le car, qui attendait l'avant-veille le train de 21 h. 50, était actuellement sorti et ne rentrerait pas avant une heure.

« Je décidai donc de ne pas attendre et de continuer mes recherches dans les cafés le long de la route. J'en explorai cinq ou six sans résultat, mais, dans le septième, à la sortie de la ville, je retrouvai les traces de Dumaret. Un individu, répondant à son signalement, était entré dans le débit vers

22 h. 20, avait absorbé plusieurs verres d'alcool sans adresser la parole à qui que ce fut, puis était reparti, en titubant un peu, en direction d'Enghien. A partir de ce moment, je perdis sa trace. Il semble que personne ne l'ait revu avant sa mort. Il faisait nuit noire et je n'ai pu recueillir le moindre indice sur l'heure et le lieu où il rencontra son assassin.

« Au cours de mes recherches, j'ai pu obtenir un autre renseignement. Durant le séjour de Dumaret chez son père, Delmas avait eu plusieurs discussions avec lui et ils étaient, les dernières semaines, en très mauvais termes. Cela avait débuté par un incident infime :

« Dumaret fils pêchait sur la rive du lac qui borde la propriété et il trouva que Delmas procédait à la récolte de ses vers de vase trop près du bord, ce qui troublait l'eau et effrayait les poissons. Il lui donna donc l'ordre de s'éloigner vers le milieu du lac, mais l'autre refusa et prit, paraît-il, un malin plaisir à déranger le jeune pêcheur.

« D'où des gros mots et une broutilte. Ils en sont même venus aux mains, dans un café, peu avant le départ de Dumaret. Celui-ci qui était le moins fort, a porté un coup bas à l'autre qui chancela, puis il s'estifit et Delmas a dit, en tendant le poing vers lui : « Tu me le paieras, je te casserai la gueule au moment où tu t'y attendras le moins. » Dumaret est reparti à Paris et ils ne se sont plus rencontrés. »

— Ceci ne prouve pas que Delmas soit un assassin, émit Ramet en reposant le rapport. Si toutes les personnes qui profèrent des menaces, quand elles ont reçu une râclée, étaient arrêtées au premier crime commis dans les environs, il faudrait construire de nouvelles prisons.

— Mais Delmas est un de nos trois suspects, objecta Vercors.

— Ces preuves s'ajouteraient aux autres charges que nous pourrions relever contre lui : mais pour l'instant, je les tiens pour non avenues. Revenons à la victime. Nous ne sommes guère plus avancés. Il paraît probable qu'il avait rendez-vous à Enghien avec son meurtrier. Mais, sur le coup de minuit, allez donc ce trouver l'issue du colloque de deux hommes qui avaient intérêt à ne pas être vus !

On introduisit Santinet.

C'était un petit homme voûté, au front gris, aux lèvres fortes, on l'eût pris pour un Lévénien plutôt que pour un Polonais ; il fit un grand salut aux personnes présentes ; il paraissait craintif et hésitant, mais n'avait du tout inquiet. Après qu'il eut décliné son état civil, Ramet lui demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous en France ?

— Depuis douze ans.

— Et depuis combien de temps à Enghien ?

— Depuis neuf ans. En arrivant en France, j'ai travaillé comme manoeuvre dans plusieurs entreprises. J'ai fini par m'engager comme terrassier à la construction de l'Établissement thermal d'Enghien. Quand ça été fini, j'ai trouvé à bricoler de ci de là sur place, et j'y suis toujours resté.

— Que faisiez-vous la nuit du crime ?

— Ce que je faisais ? (Il parut fort effrayé.) J'étais chez

moi, monsieur le juge! Je dormais!

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez?

— Des preuves? Non! Je couche tout seul et je n'ai parlé à personne ce soir-là.

— Vous n'avez rencontré personne qui ait pu vous reconnaître et en témoigner.

— Non, je ne crois pas.

Rédéchissez bien, insista le commissaire. C'est très grave pour vous. Si vous n'arrivez pas à prouver que vous étiez chez vous à l'heure du crime, vous risquez d'être inculpé.

— Mais c'est pas vrai! J'étais chez moi, protesta l'homme.

On ne put rien en tirer de plus. Quand il fut sorti :

« Un assassin se serait préparé une meilleure défense, fit Ramet. A moins que le guffard ne soit plus intelligent qu'il n'en ait l'air et que ce soit de sa part une habileté de plus.

Delmas lui succéda. Il habitait Enghien depuis une quinzaine d'années; il y avait toujours exercé la profession de pêcheur de vers de vase.

— Je gagne très convenablement ma vie avec ce métier.

Delmas reconnut être de tempérament brutal. Il avait eu d'assez fréquentes discussions avec un certain nombre de personnes et se plaisait à donner des coups. Mais cela, selon lui, ne tirait pas à conséquence. Il aimait parler fort et cela ne plaisait pas à tout le monde. Il avait des poings solides et voulait que ça se sache. Il n'était pas manchot, alors! Bien sûr qu'il avait menacé ce gringalet de Dumaret qui s'était conduit en salaud et s'il l'avait retrouvé il lui aurait administré une bonne fessée! c'était tout ce qu'il méritait, le gabopin! Mais de là à le tuer, on voulait être! Invité à déclarer ce qu'il faisait à l'heure présumée du crime, il se borna, comme Santinet, à affirmer qu'il était chez lui et dormait. Il ne put fournir aucune preuve de ses dires. Il était resté au café Bourgeois jusqu'à 10 heures, puis était rentré se coucher. Il avait dormi jusqu'au matin et ne pouvait rien dire de plus.

— C'est bon, on vérifiera! grogna Ramet en le congédiant.

— S'ils se mettent tous à donner des indications aussi vagues, je les fourre tous au bleu! hurla-t-il, quand Delmas fut sorti. « J'étais chez moi! je dormais. Personne ne m'a vu. » On n'a jamais rencontré personne, qu'il fut innocent ou coupable, se défendre si mollement!

Le vieux Gorceau vint ensuite. Il avait 55 ans et paraissait assez vigoureux. Les épaules un peu voûtées, son cou court, ses yeux pétillants de malice formaient une personnalité assez curieuse. Il s'avança d'un air tout à fait assuré. Il confirma les renseignements déjà recueillis sur son compte. Il habitait Enghien depuis six semaines et chaque jour il venait à la corvée de bois. Comme son patron l'avait mis à la tâche, celui-ci se souciait peu de son ouvrier et n'était venu le voir qu'une fois.

— Et qu'avez-vous fait le soir du crime?

— Ce que j'ai fait? J'ai d'abord pris un verre en partant chez Lucien, vous savez, au café d'à côté. Puis je suis rentré tout tranquillement préparer mon souper. Quand j'ai eu

terminé, j'ai allumé une bonne pipe et je me suis assis à écouter la T. S. F.

— Ah! vous écoutez la T.S.F.?

— Tous les soirs, monsieur. J'ai amené mon poste de chez moi, vu que ma bourgeoise est sourde et n'y entend goutte. C'est ma seule distraction ici, avec un petit verre de temps en temps.

— Et vous l'écoutez tard?

— Oui, assez. Des fois jusque sur les minuit ou une heure.

— Mais, puisque vous habitez le pavillon du jardin, on doit vous entendre de la villa.

— C'est probable; mais je ne mets point la musique trop fort et jamais personne ne s'est plaint.

— Et le soir du crime, à quelle heure avez-vous éteint?

— Il devait approcher de une heure, mais je ne pourrais pas vous le certifier à une minute près!

— Pensez-vous que les habitants de la villa pourraient en témoigner?

— Ça, je ne sais pas. Peut-être qu'ils dormaient avant. Faudrait le leur demander.

Le bonhomme, très sûr de lui, ne quittait point son ton goguenard; on devinait qu'il comprenait fort bien les buts du policier, mais que sa conscience tranquille lui dictait cette assurance.

— C'est le seul qui donne un alibi contrôlable, dit Ramel, quand il fut sorti. Vérifions-le tout de suite.

Le bonhomme menait une vie fort régulière et rentrait chaque soir à l'heure fixe préparer son repas. Il possédait la clef d'une petite porte ouverte dans le mur de clôture et qui menait directement à son pavillon par une allée de charmille. Il eut pu ainsi sortir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, mais il n'usait certainement point de cette facilité.

Silôt rentré, on l'apercevait par sa fenêtre ouverte vaquer aux soins de son ménage. Puis il devait veiller fort tard, ainsi qu'il l'avait indiqué, à écouter sa T.S.F. Les sons en parvenaient très distincts jusqu'à la villa, mais ils étaient assez faibles pour ne point causer de gêne. Le bûcheron était raisonnable et on ne le troublait point dans sa distraction habituelle.

— Le soir du crime, c'est-à-dire avant-hier, n'avez-vous rien remarqué de particulier? Son poste ne marchait-il point plus fort que de coutume?

« Supposons qu'il soit le coupable, s'était dit Ramel, et qu'il ait mis sa musique en route avant de partir. Il aura eu tendance à forcer la note pour éviter que le bruit ne passe inaperçu. Il assurait ainsi son alibi. »

— Non, il marchait exactement comme d'habitude. Je l'ai fort bien entendu.

— Pouvez-vous préciser à quelle heure il a éteint?

— Au moins minuit et demi; on jouait à ce moment-là *les Cloches de Corneville*. C'est même facile à vérifier, ajouta-t-il en fouillant une pile de journaux. Il suffit de consulter le programme. Tenez, oui : Poste Paris 0 h. 30 à 0 h. 45 : extraits des *Cloches de Corneville*.

Or, le médecin-légiste situait la mort aux environs de minuit!

— Sapristiti! ne put s'empêcher de s'écrier Ramet, vous paraissez écouter ses réceptions avec méthode!

— Pour être franc, je dois vous avouer que j'ai en musique à peu près les mêmes goûts que lui; et une fois couché, toutes lumières éteintes je prends plaisir à entendre ses auditions.

— Change-t-il souvent de programme?

— Cela dépend. Avant-hier, il en a changé au moins trois fois; vers 10 h. 45, vers 11 h. 30 et une dernière fois un peu après minuit.

Ramet se confondit en remerciements et quitta le complaisant propriétaire.

Le père Cordeau pouvait se vanter d'être servi! Posséder un auditeur assidu qui peut vous répéter le détail de votre menu musical de l'avant-veille! Combien d'innocents inculpés par les hasards d'une enquête ne souhaiteraient pas posséder un alibi à ce point inattaquable?

— Cela limite nos soupçons aux deux autres suspects: Mais lequel est le coupable? Delmas ou Santinet? Comme je m'y attendais, les contours du pied nu sont trop vagues pour nous servir. Et pas une empreinte digitale! Cette vieille baraque n'offre que des parois rugueuses sur lesquelles rien ne s'imprime! Nous n'avons pas été fâchés de mettre la main sur la casquette que le meurtrier a dû imprégner de chaux! Je n'espère plus la retrouver maintenant. Si elle n'était pas encore détruite au moment de la perquisition, le coupable, alerté par nos recherches, a dû prendre ses précautions.

Un second interrogatoire serré des deux hommes ne lui apprit rien de nouveau. Chacun se cantonnait dans la même neutralité bonasse et répétait: « J'étais chez moi, je dormais, je ne sais rien », sans qu'il fut possible de les sortir de leur système de défense. Ramet s'apercevait qu'il avait affaire à plus forte partie qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Ni l'un ni l'autre n'avait un passé susceptible de le désigner comme l'assassin. Le tempérament brutal et les violences verbales de Delmas, ne signifièrent point qu'il fut capable de tuer. Et les charges qu'on pouvait dresser contre eux étaient minces pour ne pas dire inexistantes. Elles se bornaient au fait que les chiens n'avaient pas aboyé et que Delmas et Santinet demeuraient les deux seules personnes étrangères que les chiens connaissent.

Il demanda depuis combien de temps les bêtes gardaient la maison: « Depuis leur naissance, ou presque, lui fut-il répondu. On les a apportés, jeunes nourrissons, dans une corbeille. »

Cela n'éclaircissait point le problème.

Le mobile du crime demeurerait aussi obscur. On ne pouvait y voir qu'une vengeance ou un règlement de comptes. Cela orientait les recherches vers les milieux qu'avait fréquentés la victime. Mais elles seraient longues et délicates, si jamais elles aboutissaient. Pourtant, que tirer d'ailleurs? La conclusion s'imposait: « ... »

— Attendez! se dit Ramet. Si d'ici trois ou quatre jours, rien de nouveau n'est apparu de ce côté-là, j'en serai sans doute réduit à coffrer l'un de mes deux suspects, ne serait-ce que pour donner satisfaction à l'opinion publique!

Il lui restait d'ailleurs suffisamment de travail d'ici-là : rechercher comment meurtrier et victime s'étaient introduits dans la propriété (à l'aide d'une barque sans doute, mais il y en avait trois cents qui naviguaient sur le lac ou étaient amarrées aux rives); poursuivre ses investigations en vue de découvrir quelque personne qui eut pu apercevoir la victime dans l'heure qui précéda le crime.

Mais la journée du lendemain devait se montrer fertile en surprises. Tout d'abord, une communication que Ramet jugea de la plus haute importance : après avoir fouillé en vain l'appartement de la victime, les policiers s'étaient rabattus sur la poubelle de l'immeuble et ils avaient eu la chance de découvrir une enveloppe adressée à Dumaret et que sa femme identifia, sans hésiter, comme celle qu'il avait reçue un peu avant son départ. Les déclarations de Mme Dumaret étaient formelles; c'était elle-même qui l'avait prise des mains de la concierge pour la remettre à son mari; elle reconnaissait l'écriture et elle se rappelait que le timbre — une tête de Pasteur — était collé un peu de travers. Trois heures plus tard, Ramet était en possession du document. L'écriture, assez élégante, n'en paraissait nullement déformée. Le policier ne l'avait d'ailleurs pas attendu pour obtenir des suspects, y compris Cordeau et le père et la mère de la victime, des spécimens de comparaison. Aucun d'eux ne fit la moindre difficulté pour se prêter au désir de Ramet, ni ne tenta le moins du monde de maquiller son écriture.

Mais la déception fut complète; aucune d'entre elles n'avait la moindre ressemblance avec celle de l'enveloppe. Ramet se décida pourtant à confier original et spécimens obtenus à l'examen d'un expert, mais sa conviction était assurée : aucun des suspects n'avait écrit la lettre fatale.

— Il faudrait donc, confiait-il à Vercors, admettre l'existence, soit d'un complice, soit plus probablement d'une personne ignorante du rôle qu'on lui a fait jouer. Le meurtrier peut avoir une mauvaise écriture — c'est le cas, notamment, de Delmas, Santinel et Cordeau — Il peut avoir rédigé la lettre et demandé à cet intermédiaire qui écrit très lisiblement, de rédiger l'enveloppe. Cette personne, encore inconnue, se sera même chargée de mettre la lettre à la boîte à Paris... (elle porte le cachet du XIII^e). Il s'agit donc de rechercher les personnes que les suspects ont approché la veille du crime et, parmi ces personnes, celles qui se sont rendues à Paris dans la journée.

— A moins, émit Vercors, que cette personne ait été l'instigatrice de toute l'affaire et que le meurtrier n'ait été qu'un agent d'exécution.

— Nous avons affaire à forte partie, dit Ramet sentencieux. Mais les deux policiers ne devaient pas entreprendre ce jour-là leurs recherches sur le scripteur de l'enveloppe.

Comme ils revenaient deux heures plus tard, après dé-

jeuner, au commissariat, un agent les avertit qu'une vieille femme les attendait. Elle avait déclaré avoir quelque chose de très important à communiquer.

— Voilà qui nous manquait ! déclara Ramet en riant. Dans cette affaire, il ne s'était pas encore manifesté beaucoup de ces gens qui ont eu quelque chose. Tout juste deux dénonciations anonymes qui accusaient, l'une le maire d'ici, l'autre les Soviets. Voici un vengeur qui ose affronter le plein jour ! Le reflet de quelles visions va-t-il nous apporter ?

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, petite et brune, la physionomie ouverte et l'air franc. Une visionnaire ? Non ! Ramet regretta sa dernière phrase.

— Messieurs, commença-t-elle, j'ai quelque chose de très grave à vous confier. Pouvez-vous m'assurer de votre discrétion ? Je ne voudrais pas voir mon nom publié inutilement, et par hasard... enfin si ce que je vais vous dire n'avait pas de rapport avec l'affaire dont vous vous occupez.

Ramet lui donna tous apaisements et l'invita à parler sans crainte.

— Eh bien, voilà. Je viens d'apprendre qu'à la suite de l'assassinat du fils Dumarel vous avez perquisitionné chez plusieurs suspects. Or, le soir du crime, à minuit passé, j'ai rencontré l'un de ceux que vous soupçonnez boulevard de Ceinture.

— Et c'était ? interrogea Vercors.

— C'était le bûcheron Cordeau, dit-elle.

Les deux hommes eurent un haut-le-cœur. Celui là même qui avait fourni un alibi inattaquable !

— Vous vous trompez, madame, fit Ramet. A l'heure que vous nous indiquez, Cordeau était chez lui à écouter la T.S.F.

Mais, entêlée, la femme secoua la tête.

— Non, c'était lui, j'en suis sûre. Je suis passée près de lui à le toucher. Ça m'a même surprise sur le moment qu'il ne veuille pas me reconnaître. Je comprends pourquoi...

— Vous avez pu être trompée par une ressemblance : vous venez vous-même de décliner que vous l'aviez vu presque de dos. Il n'habite Enghien que depuis quelques semaines et sa silhouette ne devait pas vous être à ce point familière.

— Mais si. Figurez-vous que le bonhomme s'était mis en tête de me faire la cour. Il passe devant chez moi quatre fois par jour. En ai-je reçu des sourires, des courbettes et des salutations !... Aussi je le connais fort bien.

— Vous avez repoussé ses avances ?

— Repoussé, c'est pas le mot. Je lui ai fait comprendre qu'il perdait son temps ! A part ça, je ne le trouvais pas désagréable.

— Et vous êtes demeurés en bons termes ?

— Bien sûr ! Il s'arrête encore de temps en temps faire la causette. La seule différence avec les premiers temps, c'est qu'il n'insiste plus pour... enfin, vous comprenez...

— Parfaitement. Que faites-vous boulevard de Ceinture à une heure aussi avancée ?

— Je revenais de voir ma bru qui était gravement malade.

Il fallait la veiller toutes les nuits depuis une semaine. Elle va mieux maintenant, ajouta-t-elle.

— C'était la première fois que vous rencontriez le père Cordeau?

— Oui, la première fois. Mais je n'ai point habitude de me promener la nuit. Il a fallu cette maladie...

— De sorte que vous êtes passée devant la maison du crime à peu près à l'heure où celui-ci était commis?

— Oui, tout de suite après avoir croisé le père Cordeau.

— Et vous n'avez rien entendu?

— Rien du tout! J'étais point sur mes gardes... Et puis des fois... (elle hésita comme si elle allait dire une monstruosité)... des fois que le père Cordeau aurait été mêlé là-dedans, comme je venais de le croiser c'est que tout était fini...

— Et, madame, le lendemain, quand vous avez appris le crime, pourquoi n'êtes-vous pas venue immédiatement nous raconter ce que vous saviez? Vous êtes passée sur les deux à peu près à l'heure où il se commettait. La justice pourrait apprécier sévèrement cette négligence!

— Mais il me semble que je suis venue! se redressa la femme. Alors, qu'est-ce que vous me reprochez? Même que je vais avoir plus d'embêtements que d'avantages avec cette histoire! J'aurais mieux fait de me taire!

Ramet la calma et nota son état civil : Marthe Rognet, cinquante-deux ans, 17, avenue de Coignure.

Quand elle fut sortie, il dit :

— La déposition de Mme Rognet paraît sérieuse.

— A cette restriction près que si le père Cordeau n'avait pas été un étranger elle n'aurait rien dit...

— ...paraît sérieuse, continuait Ramet. Pourtant, il faut vérifier la nature de ses relations avec Cordeau. Elle les affirme cordiales, mais il pourrait n'en être rien. Il se poserait, alors, une question de basse vengeance...

— Et l'alibi de notre suspect dans tout cela?

— Supposons, par exemple, que le complice hypothétique dont nous parlions ce matin, celui qui a rédigé l'enveloppe, ait remplacé le père Cordeau près de sa T.S.F., tandis que celui-ci allait exécuter sa sanglante besogne...

— Qu'allez-vous faire?

— D'abord perquisitionner chez le bûcheron. La lettre peut avoir été écrite chez lui. Nous risquons d'en retrouver des traces sur un buvard, de relever des empreintes de la personne qu'il a reçue.

La perquisition ne révéla ni traces de lettres, ni empreintes digitales. On bouleversa inutilement les deux pièces minuscules de ce pavillon sans étage. Les deux policiers allaient se retirer bredouilles et fort perplexes quand Ramet, se tournant vers le poste de T.S.F. :

— Et ça, qu'est-ce que c'est?

Ça, c'était une boîte oblongue, en contreplaqué aux coins arrondis, que de multiples fils relient au poste de T.S.F.

Cet fil Verreors, c'est sûrement un transformateur d'alimentation; le bonhomme a ramené son poste de Pontoise; il

est probable que le voltage y est différent de celui de la région parisienne et cet appareil lui était nécessaire pour utiliser sa boîte à musique.

Mais Ramet ne se satisfait point de cette explication :

— Un tel machin n'a besoin que d'un seul fil pour le relier au poste. Regardez! il y en a au moins dix!

Et, faisant glisser une tablette latérale, il découvrit un système fort compliqué de cadrans et de poussoirs.

— Hourrah! cria-t-il avec un sifflement de triomphe. Nous le tenons!

— Comment ça? fit Vercors ahuri.

Mais Ramet, se tournant vers lui :

— Ceci est un appareil encore peu répandu, qui permet de régler à l'avance son programme de toute une soirée. On fixe sur la position convenable ces aiguilles et ces boutons, on branche et l'on n'a plus à s'occuper de rien! Votre poste vous donnera automatiquement, par exemple Poste Parisien à 10 heures, Radio-Toulouse à 11, et Paris P.T.T. à minuit. Ce qui a permis à ce diable de bûcheron de nous bernier.

— Ce qui m'étonne, fit Vercors, c'est que, se sachant soupçonné, il n'ait pas songé à se débarrasser de cet engin accusateur.

— Oh! le bonhomme est très fort! Il a dû se dire que s'il tentait de s'en défaire, on le retrouverait; et comme il s'agit d'un appareil fort rare, la police aurait tôt fait de rejoindre son propriétaire. Tandis qu'en le laissant en place, bien en vue, il y a neuf chances sur dix que personne ne le remarque. Il avait raisonné juste! Mais nous avons bien failli quitter la place sans mettre la main sur son truc damné!

« Le bonhomme est à son travail, n'est-ce pas? Il a eu la prudence de ne rien changer à ses habitudes! Le temps de préparer un mandat d'arrêt et nous le coffrons! »

Trois quarts d'heure plus tard, le père Cordeau, menottes aux mains, était amené devant les policiers. Il s'était laissé appréhender sans résistance et semblait parfaitement ahuri de l'aventure. Un peu d'inquiétude pourtant dans son regard.

— Ben! vous en avez de drôles de façons, vous, de déranger les gens! Je me demande ce que j'ai pu faire pour mériter un traitement pareil.

— Assez! coupa Ramet. Vous ne manquerez jamais de culot! Mais c'est fini de crâner, mon gaillard! Il ne vous reste plus qu'à avouer!

— Avouer quoi? Je n'ai rien fait de mal!

— Avouer que vous avez tué Dumaret!

— Mais c'est pas vrai. J'étais bien tranquillement chez moi à l'heure où ça s'est passé. Vous le savez bien.

— C'est faux! coupa Ramet. Nous savons tout! vous reconnaissez ceci?

Et il lui montra le cadran auto-régleur saisi à son domicile. Une seconde, le bonhomme changea de couleur. Mais il se reprit vite :

— Ça? bien sûr que je le connais! C'est un truc qui dispense de tourner le bouton pour changer de programme. Je l'ai gagné il y a six mois à la loterie des sapeurs-pompiers

de Pontoise! C'est rudement pratique quand on veut écouter sa T.S.F. au lit!

— Je ne vous demande pas sa provenance! coupa Ramet. C'est rudement pratique aussi pour se créer un alibi! On peut, pendant ce temps, aller tuer un homme! Et les voisins jureront ensuite que vous étiez bien chez vous à les empêcher de dormir!

Le bonhomme ricana :

— C'est tout ce que vous avez pu relever contre moi? C'est pas beaucoup!

— Ce serait assez pour vous envoyer à la guillotine. Mais il y a autre chose. Un témoin, Mme Rognet, vous a rencontré entre minuit et minuit trente à deux pas de la maison du crime.

Cette fois, le visage de Cordeau revêtit une expression d'épouvante, ses jambes flageolèrent. Il était assommé par ce nouveau coup et ne tenta plus de crâner.

— Ah! la garce! Elle a fait cela! gémit-il. J'aurais bien dû m'en douter que, malgré son air bonasse, elle m'en voulait. Elle a saisi la première occasion de me tirer dans le dos!

Et éclatant en sanglots :

— Mais c'est pas vrai, monsieur! Je n'ai pas tué! C'est... c'est une horrible méprise! Je suis un honnête homme! Je...

« Il joue supérieurement la comédie! » pensa Ramet.

Et d'une voix dure :

— Allons, avouez! Vous voyez bien que les charges ramassées contre vous sont accablantes. J'ajoute que les renseignements recueillis sur la victime ne sont pas fameux! Ce Dumaret était un triste sire. Le jury vous tiendra compte de votre franchise et, en ne tergiversant pas, vous pouvez espérer vous en tirer à bon compte!

Le bonhomme, semblable à un gibier pris au piège, jetait de tous côtés des regards apeurés. Il se décida :

— Eh bien! oui, j'avoue! Je vais tout vous dire! Vous ne me croirez sans doute pas! Je vous assure pourtant que c'est l'exacte vérité!

Il respira profondément et continua :

— Oui, j'ai bien réglé mon appareil pour faire croire que j'étais chez moi. Mais je le fais presque toutes les nuits! J'ai eu la malchance de passer devant chez Dumaret, juste à l'heure où l'on tuait son fils et de croiser cette vieille chipie de Marthe! Mais c'est tout! Ce n'est pas moi qui ai tué! Quand j'ai rencontré la Rognet, je venais...

Il regarda les deux hommes, puis d'un ton suppliant qui essayait de persuader : « Croyez-moi! Je dis la vérité. » Mais ceux-ci demeuraient insensibles. Il continua :

— Je venais des bois de Montmorency! Je braconne, vous comprenez! Oh! je sais bien que je suis coupable. C'est interdit! Mais c'est plus fort que moi. J'ai ça dans le sang. Avant-hier, je venais même avec un fort chargement de perdrix et de lapins. Je les ai vendus hier matin à l'hôtel des Thermes. Vous pouvez vérifier. Mais vous ne me croyez pas, n'est-ce pas? ajouta-t-il en levant vers les deux policiers un regard craintif.

Non, les deux hommes ne croyaient pas sa petite histoire.

— Votre récit n'est qu'un enfantillage! A qui ferez-vous admettre qu'il est nécessaire, pour aller braconner, de préparer une mise en scène compliquée, à l'aide d'un appareil qui doit coûter plus cher que le poste lui-même!

— Oui, je sais, les apparences sont contre moi. Mais puisque je vous dis que ce machin-là, je l'ai gagné à la loterie! Bien sûr que je ne l'aurais pas acheté! Mais puisque je l'avais, ça m'amusaît de m'en servir. Surtout depuis le jour où m'sieu Jarharin, mon proprio, m'avait complimenté sur mon bon goût en musique. Alors, c'était rigolo de continuer à le tromper, c't'homme.

— Mais dites donc! Votre meurtrier n'a pu venir que par le lac. Vous n'avez pas trouvé de trace sur le mur d'entrée. Alors, le type qui a fait le coup a dû se tirer en barque et aborder de l'autre côté du lac. Il n'aurait pas commis la bêtise de revenir ensuite près de la maison du crime. Ça m'innocente, ça!

Le coup portait juste.

— Vous n'êtes pas ici pour faire de la police. Les chiens vous connaissent, vous vous êtes préparé un alibi, et l'on vous a rencontré à l'heure du meurtre. C'est plus qu'il n'en faut pour vous envoyer la tête sous le couperet, mon gaillard.

— Y a pas que moi que les chiens connaissent! Y en a d'autres! Et qui se trouvaient peut-être bien pas loin quand on a tué le type! Y pourraient peut-être vous faire leurs confidences. Demandez donc à Santinet, par exemple...

— Que voulez-vous insinuer à propos de Santinet?

— On sait ce qu'on sait, fit le bonhomme. Santinet, il ne couche point tous les soirs chez lui. Il roupille au moins deux jours sur trois dans le garage à Dumaret. Car je ne suis pas le seul à braconner. Santinet, lui, c'est aux poissons qu'il en a. Le soir, il pose des nasses dans le lac et le lendemain matin, il va les relever. Alors des fois qu'il aurait pas été là-bas l'avant dernière nuit, il aurait peut-être des confidences à vous faire!

Cordeau s'entête dans son nouvel argument. Menaces, promesses, rien ne put lui arracher l'avoué de sa culpabilité.

— Le bonhomme est têtu, mais nous le serons plus que lui! ragea Vercors quand on l'eut emmené.

— Hum! fit Ramet. L'affaire est moins claire qu'il y a une heure.

— Vous aurait-il fait changer d'avis? s'étonna Vercors. Ne croiriez-vous plus à sa culpabilité?

— Si, répondit lentement Ramet. Je le tiens toujours pour l'assassin. Mais le bonhomme sait se défendre. Pourrons-nous réunir assez de preuves pour convaincre un jury? Et puis il y a cette histoire Santinet à vérifier...

— Interrogeons-le; s'il nie, confrontons-le avec Dumaret.

— Quel piège allez-vous leur tendre?

— Aucun piège. Ce soir, nous nous rendrons au domicile de Santinet, s'il est là nous nous retirons sur la pointe des pieds; s'il est absent, nous filons boulevard de Ceinture le prendre au gîte.

— Après une alerte pareille, croyez-vous qu'il soit tenté de retourner là-bas ? Il doit se mêler et se tenir tranquille.

— L'arrestation de Cordeau va le rassurer. Croyez-moi, s'il est déjà allé chez Humaret il y retournera et nous tiendrons bon jusqu'à ce qu'il décroche !

Vercors, fonctionnaire paisible et qui aimait ses petites habitudes, fit la grimace à ces peu réjouissantes perspectives. « A quoi bon, se disait-il, me donner tant de peine et rogner sur mon sommeil, puisque, même si nous réussissons, ce sera un autre qui en récoltera le bénéfice ? »

Mais il ne laissa rien paraître de sa mauvaise humeur et s'en fut dîner fort sagement.

Ramet le rejoignit à 11 heures au point fixé pour leur rendez-vous. Ils cheminèrent en silence, dans la nuit calme et noire jusqu'à une ruele écartée, parallèle à la route d'Argenteuil.

— Je ne m'étonne pas, fit Ramet que Santinet passe la nuit près de ses nasses. Il en a pour trois quarts d'heure à rejoindre son domicile !

Sans difficulté, les deux hommes franchirent la clôture vermoulue et se dirigèrent vers la maison.

— Restez ici, souffla Ramet à son compagnon, quand ils n'en furent plus qu'à trois pas. Évitez de faire du bruit. Je vais entrer seul, j'ai l'habitude !

Vercors n'insista point pour le suivre plus loin. Peut-être l'eut-il fait s'il eut pensé que l'expédition comportait quelque danger.

La porte branlante n'était fermée que par un mauvais verrou. Ramet n'éprouva aucune difficulté à le repousser. Il était dans la place.

Une forte odeur de vaisselle l'avertit de la destination du réduit où il se trouvait.

Un bref pinceau de sa lampe électrique lui révéla une vieille table en sapin lardée de coups de couteau, des casseroles au mur, un évier dans un angle et une petite cuisinière toute noire à côté. Tout était propre et en ordre.

« Je m'attendais à davantage de désordre », songea Ramet.

Sur la gauche, une porte peinte en gris. Le policier se dirigea vers elle, tourna le bouton et pénétra.

Dans l'obscurité, il perçut le bruit d'un souffle calme.

« Notre homme est là », se dit Ramet.

Pour s'assurer de l'identité du dormeur, il donna de la lumière une fraction de seconde. C'était bien Santinet qui reposait tout habillé sur un petit lit-cage.

Surpris par la brutalité de la lueur, l'homme remua et laissa échapper un souffle profond : mais déjà Ramet était sorti en silence. À l'aide de son tournevis, il remit le verrou en place et rejoignit Vercors qui n'avait pas bougé.

— Déjà de retour ? lui souffla ce dernier. Mais vous n'avez fait qu'entrer et sortir. Alors ?

— Rien à faire pour ce soir, notre homme est là. Allons nous coucher.

Le lendemain, Ramet attendit en vain des nouvelles de Paris. Il espérait que des renseignements recueillis sur les

milieux que fréquentait la victime lui apporteraient quelques lueurs sur le crime.

Cordeau lui avait avoué dépenser aux courses une partie de l'argent que lui rapportait ses chasses nocturnes. Il ne jouait d'ailleurs, lui avait-il déclaré, que depuis son arrivée ici. C'était la proximité du champ de courses d'Enghien qui avait éveillé en lui cette passion nouvelle. Il niait obstinément s'y être rendu en compagnie de la victime.

— Je suis venu à Enghien pour la première fois six semaines et, à ce moment-là, le fils Dumaret était déjà reparti à Paris. Je l'ai aperçu deux fois et on s'est tout juste dit bonjour.

Après déjeuner, Ramet plantait là Vercors, déclarant que, puisqu'il n'y avait rien de nouveau, il s'octroyait un après-midi de repos. Il la consacrerait à une promenade en barque sur le lac.

— Rendez-vous ce soir, à 10 h. 30, au même point qu'hier, dit-il à son compagnon, en guise d'adieu.

Et il s'en fut tout guilleret. Était-ce la satisfaction de posséder un secret à l'ombre qui éclairait ainsi son visage d'un sourire ?

Le soir, il était exact à l'heure fixée et les deux hommes recommencèrent leur manège de la veille. Mais quand Ramet repartit de son incursion dans la mesure, il dit à son compagnon :

— Effond ! le gibier est absent. Nous allons le pincer à son terrier !

Ramet profita de l'occasion pour noter le temps nécessaire, en marchant d'un pas normal, pour franchir la distance qui séparait la demeure de Santinet et celle de Dumaret. Exactement vingt-huit minutes.

Arrivés à la porte, ils durent sonner plusieurs fois. Tout dormait. À la fin, une fenêtre s'ouvrit et une voix, qu'ils reconnurent pour celle du gardien, demanda :

— Qu'y a-t-il ? Cui me dérange ?

— Police ! cria Ramet d'une voix brève. Ouvrez !

En même temps, il escaladait le mur et se maintenait en équilibre sur la crête. Il concentra son regard du côté du garage, attentif à ce que personne ne s'en échappât. Les chiens hurlèrent.

— Santinet est de taille à s'enfuir au premier bruit et à nous filer entre les doigts, s'était-il dit. Prenons les devants.

Mais rien ne bougea.

Cependant, la porte s'ouvrait en grinçant et Dumaret s'avavançait dans l'allée en traînant ses savates. Il avait calmé les chiens.

— N'ayez pas peur ! lui cria-t-il. C'est moi, Ramet. J'ai enjambé le mur en vous attendant. Ouvrez vite la grille, monsieur le commissaire est encore dehors.

Quand ce fut fait, sans éveiller les questions du gardien :

— Suivez-moi ! lui comanda-t-il.

Et il prit le chemin du garage.

C'était une construction vétuste, adossée à la clôture laté-

rale et qui, bien entendu, ne servait plus de garage, depuis le départ du dernier locataire.

Ramet poussa le battant verrouillé et projeta dans la pièce le faisceau de sa lampe électrique. Le sol était dallé. Des bouteilles vides s'alignaient en face, un vieux pneu était encore pendu au mur. A gauche, s'empilaient du bois enstéré et, tout au fond, contre les bûches, une forme humaine était allongée sur une tobe à sac à même le sol. Sous l'éblouissement de la lumière, elle remua, puis ouvrit les yeux :

— Debout, Santinet ! lui criait le policier.

Pendant ce temps, Dumaret, fort ennuyé, regardait tantôt Santinet, tantôt Ramet.

— Y n'a jamais voulu autre chose, confiait-il à Vercors, comme pour s'excuser. Je lui avais pourtant offert une paillasson !

— Et maintenant, en route ! cria Ramet dès que l'homme fut debout. Nous nous installons dans votre salle à manger, gardien !

Deux minutes plus tard, ils étaient assis tous les quatre autour de la table.

— Vous allez nous dire, commença Ramet en s'adressant à Santinet, ce que vous avez vu et entendu la nuit du crime.

Santinet paraissait encore à moitié engourdi de sommeil ; mais c'était sans doute une feinte pour se donner le temps de la réflexion.

— La nuit du crime ? fit-il en jouant le plus sincère étonnement. Mais je n'étais point ici. Je vous ai déjà dit que j'ai couché chez moi cette nuit-là.

— Vous nous avez menti ! *Je sais* (et il appuya sur ces mots), je sais que vous avez passé la nuit ici. Je ne vous crois point coupable. Mais vous avez été témoin ou complice involontaire. Parlez !

— J'étais chez moi. Je ne sais rien.

« Tous butés ! pensa le policier. Rien à en tirer ! »

Et tout haut :

— Vous ne nieriez pas pourtant que vous passez la plupart de vos nuits ici ?

— Ça bien sûr. Une petite fois de temps en temps. Je vois que vous êtes renseignés. Mais ça n'est pas un crime !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit, quand nous vous avons interrogé ?

— Mais vous ne me l'avez pas demandé ! Et puis, mettez-vous à ma place ! Si je vous avais raconté ça, vous m'auriez cherché des histoires. Me voilà dans le bain tout de même !

— Alors, vous persistez à nier avoir passé la nuit du crime ici ? Vous aggravez votre cas ! Vous avouez être le coupable !

L'homme ne eût pas. Se tournant vers le gardien :

— Et Dumaret sera poursuivi comme complice ! Car vous avez fait une fausse déposition ! Vous n'avez pas dit que cet homme couchait chez vous.

— Mais je ne sais pas s'il y a couché ce soir-là. Pourtant, ça m'étonnerait. Il lui arrive parfois de se laisser enfermer sans que j'y prenne garde. Vous comprenez, depuis le temps, je n'y fais plus attention. Mais, d'habitude, je le vois aller

et venir. Or, ce soir-là, je n'ai pas souvenance de l'avoir aperçu. Aussi, ça m'étonnerait qu'il soit resté ici.

Vercors commençait à donner des signes d'impatience. Où Ramet voulait-il en venir? Pourquoi cet interrogatoire décousu? Santinet devrait déjà avoir les menottes aux mains!

— Alors, vous ne vous souvenez de rien, ni l'un ni l'autre? En bien! ma foi, allez dormir. La nuit porte conseil. Demain matin, votre mémoire se sera peut-être rafraîchie.

— Ah! ça, bégaya Vercors, vous ne l'arrêtez donc pas?

— Ma foi non! fit Ramet en riant. Ça vous étonne?

— Mais la découverte de ce soir est une charge écrasante! Ce matin, vous me disiez...

— Ce matin, je n'aurai sans doute pas hésité à l'arrêter. Mais depuis ce matin, voyez-vous, il y a eu il eut un petit rire bizarre), il y a eu ma promenade en barque!

Le lendemain de bonne heure, Ramet grillait une cigarette au commissariat, quand la sonnerie du téléphone retentit.

Et ce qu'on racontait à Ramet devait être fort intéressant, car il hochait la tête et penchait le récit fait à l'autre bout du fil de :

— Oui! Curieux! C'est très bien! et autres interjections diverses.

Quand il put raccroché :

— Je pars à Paris, annonça-t-il. Des vérifications fort importantes à faire : dites à Vercors que je serai probablement de retour dans la soirée.

Et il s'en fut.

Vercors, demeuré seul, jugea bon de tuer le temps en vérifiant la présence ou l'absence de Santinet par le témoignage des voisins qui auraient pu le voir, soit aller et venir dans la propriété à une heure tardive, soit, au contraire, s'en éloigner à la nuit.

Un seul point fut précis et négatif, celui-là : nul, parmi les voisins, ne savait que Santinet couchait parfois boulevard de Ceinture. Celui-ci, qui pêchait en fraude, ne tenait certes pas à ébruiter ses petites occupations et Dumayet, avec lequel il partageait son poisson, observait la même discrétion.

— J'aurais jamais cru ça de lui, confiait une voisine, qui, de son cabinet de toilette, avait vue sur la propriété : je le voyais bien aller et venir à n'importe quelle heure; je l'apercevais parfois au petit jour, d'autres fois à la nuit tombante, mais je n'aurais jamais pensé qu'il y couchait à même le ciment!

Sur la soirée qui précéda le crime, elle n'était guère affirmative.

— L'ai-je vu s'en aller ce soir-là? C'est bien délicat à affirmer. Il me semble bien que je l'ai aperçu musardant dans la rue vers 8 h. 1/2, mais on avait tellement l'habitude de le voir, que l'on n'y apportait aucune attention.

Une autre bonne femme un peu plus loin déclara qu'il était passé à la nuit tombante, tandis qu'un brave jardiner, qui prenait le frais sur le pas de sa porte, affirma le contraire.

— Je suis resté assis dehors, jusqu'à ce que ma femme

m'appelle pour le souper. Il faisait alors tout à fait sombre. Je l'aurais aperçu!

En poursuivant ses investigations, Vercors ne fit qu'accentuer ses incertitudes.

Il rejoignit son bureau, persuadé que l'on ne saurait jamais si Saint-Germain avait passé la nuit chez lui ou avait décampé.

— Bah! se dit-il, attendons le retour de Ramet. Peut-être rapportera-t-il, de Paris, des renseignements utiles. J'ai bien tort de vouloir faire du zèle. Puisque si nous réussissons, c'est lui qui en récoltera tout le bénéfice. »

Quand Ramet entra, il était près de 10 heures. Tout en se gourmandant contre sa bellise, Vercors l'avait attendu; il avait beau affecter l'indifférence, le départ imprévu de Ramet l'avait intrigué, et il brûlait d'en connaître les raisons.

Ramet entra, le sourire aux lèvres.

— Bonne journée? lui demanda Vercors.

— Très bonne! Je crois que nous ne tarderons guère à posséder la solution de l'affaire!

A peu près en même temps que lui, pénétrait dans le commissariat un homme d'une trentaine d'années, vêtu en charpentier : pantalon en velours serré à la cheville, large ceinture bleue, petite veste de toile noire. Il paraissait fort grâté :

— Venez vite! leur cria-t-il. On vient de tuer quelqu'un.

— Tuer quelqu'un? Où ça?

— Aux carrières d'Orgemont! J'étais à me promener au pied du pylône de Radio-Gazé. Il commençait à faire nuit. J'ai aperçu près d'une des carrières deux hommes qui gesticulaient. Ce devait être une dispute, car ils se sont mis à parler fort. J'étais à deux cents mètres au moins, mais il me parvenait des éclats de voix. Tout à coup, les deux ombres — car il faisait maintenant tout à fait noir — les deux ombres se sont prises à bras-le-corps; ça a duré quatre ou cinq secondes peut-être, puis l'une d'elles est tombée dans la carrière. Je suis alors accouru vers la route, mais j'ai eu tout juste le temps de voir l'autre ombre sauter en vélo et filer par la chaussée de Saint-Germain. Alors, j'ai couru jusque chez moi, j'ai pris ma bicyclette et je suis venu vous prévenir.

— Vous ne les avez pas reconnus?

— Non, j'étais trop loin et il commençait à faire nuit.

— Et combien de temps s'est-il écoulé entre l'instant où vous avez vu l'un des deux corps tomber et celui où vous êtes arrivé ici?

L'homme réfléchit :

— Il m'a fallu cinq bonnes minutes pour aller jusque chez moi. Le temps de prévenir ma femme, de gonfler mon vélo et de faire le trajet, ça représente un quart d'heure ou vingt minutes.

— Et vous n'avez alerté personne? Le malheureux est toujours dans son trou?

— Ma femme a dû prévenir les gens de la carrière...

— Bon, nous courons là-bas. Suivez-nous.

Trois minutes plus tard, l'auto de la police s'arrêtait sur le sommet de la colline d'Orgemont.

L'homme qui les avait prévenus les guida par un étroit sentier.

Bientôt, on distingua des bruits de voix et des lueurs de lanterne. Les secours étaient organisés. La carrière abandonnée mesurait huit ou neuf mètres de profondeur et ses parois étaient à pic. Pour atteindre le fond, on avait fixé deux échelles bout à bout.

Les deux policiers descendirent. Quelques ombres remuaient au fond. La victime était allongée au pied de l'échelle. Elle semblait avoir perdu connaissance. Son corps était agité de soubresauts et un râle monocorde s'échappait de ses lèvres.

Quelqu'un projeta sur son visage la lueur d'une lanterne. Vercors sursauta :

— Mais c'est Santinet! s'exclama-t-il.

— Ça vous étonne? répliqua Ramet.

Il ajouta en hochant la tête :

— Je crains bien que nous ne soyons arrivés trop tard!

Des hommes fabriquaient une sorte de civière en planches. Quand elle fut terminée, on ficela Santinet dessus, et le corps fut ainsi hissé à l'aide d'une corde, le long de l'échelle. Pendant ce temps, Ramet ne demeurait pas inactif. S'éclairant de sa torche, il fouillait les environs, scrutait les herbes, cherchait dans les interstices des pierres. Il projeta enfin sa lampe sur la paroi rocheuse où quelques plantes s'étaient accrochées.

— La voilà! s'écria-t-il enfin, d'un ton de triomphe.

Il désignait une mince feuille de papier accrochée à une touffe d'herbe, à 2 m. 50 de hauteur.

S'appuyant sur Vercors, il décrocha le papier du bout de sa canne et s'en saisit.

C'était une feuille grise quadrillée, pliée en quatre; quelques mots étaient tracés à l'intérieur :

« Tu as jusqu'à demain pour régler nos comptes. Sinon, je mange le morceau. » — J...

— Eh bien! Que signifie? demanda Vercors.

— Ça? C'est la lettre que nous cherchons depuis cinq jours. Celle qu'a reçue Dumarel fils. N'y reconnaissez-vous pas l'écriture de l'enveloppe?

Vercors acquiesça.

— Mais alors... cette lettre, elle était entre les mains de Santinet?

— C'est probable; à moins qu'elle n'ait échappé aux mains de son agresseur. En tout cas, il est certain que c'est cette lettre qui a motivé la discussion de tout à l'heure... discussion qui a coûté la vie à Santinet.

Le pauvre diable, en effet, là-haut sur la crête, venait de rendre le dernier soufle entre les mains du médecin appelé près de lui. Il n'avait pas prononcé une parole et emporté avec lui le secret de l'allercation qui causa sa mort.

Les deux policiers remontaient l'échelle.

— Alors? l'agresseur, vous croyez le connaître? interrogea Vercors.

Pour toute réponse, Ramet pria l'homme qui les avait aler-

tée de le conduire au point où il avait vu la dispute commencer.

Ce dernier les mena une vingtaine de pas en amont, près d'un arbuste.

— C'est là que je les ai aperçus tout d'abord, indiqua-t-il. Ils ont marché en gesticulant jusqu'à l'endroit où ce malheureux est tombé.

Ramet projeta sur le sol le faisceau de sa lampe électrique et eut un cri de triomphe :

— Voici les empreintes de pas des deux interlocuteurs. Elles sont d'une netteté merveilleuse. D'abord les vieux souliers de Santinet, au talon usé de travers. Puis les autres, ceux de l'agresseur, de fortes chaussures cloutées.

Prendre une demi-douzaine de moulages fut l'affaire de quelques minutes. Ramet voulut ensuite suivre à rebours les traces des deux hommes, mais leurs pas se perdaient dans le gazon. Il les retrouva, une centaine de mètres plus bas, dans la poussière d'un petit chemin. Elles cheminaient côte à côte.

« Ils ont donc fait ensemble les derniers cent mètres, se dit Ramet. Et leurs pas égaux dans la poussière du chemin prouvent qu'ils n'avaient pas encore commencé à se disputer à cet endroit. Mais, où se sont-ils rejoints? Quelle idée de se donner rendez-vous ici? Il est vrai que nous ne sommes pas très loin de la demeure de Santinet... »

Vercors respectait sa méditation. Il risqua enfin :

— Avec ces empreintes, vous pensez identifier l'agresseur?

— Je le crois, fit Ramet énigmatique. Je pense aussi que notre agresseur de ce soir touche de très près le meurtrier de Dumarel.

Vercors ouvrait déjà la bouche pour demander des explications, mais Ramet l'interrompant :

— Non, mon cher. Il se fait tard, allons nous coucher. Demain, en un tournemain, nous en finirons avec cette affaire. Non, non, pas ce soir. Vous dites qu'il y a des tas de choses qui vous intriguent? Je suis trop fatigué pour vous donner les explications que vous désirez. Ce serait beaucoup trop long. J'ai fourni aujourd'hui une journée de gros travail. J'ai droit à quelques heures de repos!

Ils rentrèrent sans un mot! Vercors réfléchissait aux termes du billet qui était à l'origine du drame, et se creusait en vain les méninges pour lui trouver un sens. Il dut se tenir à quatre pour respecter le silence de Ramet qui, allongé au fond de la voiture, semblait assoupi.

Finalement, il fit la moue et, semblable au renard devant ses raisins verts, il se dit :

« Ramet veut jouer au policier de génie! Monsieur accumule les petits secrets. Parce qu'il a ramené de Paris quelques renseignements nouveaux qui l'ont aiguillé sur le coupable, il s'imagine... Mais ces renseignements sont-ils tellement importants? Qui sait s'il ne bluffe pas? »

Et il conclut in petto :

« Attendons à demain. »

Il ne lui restait d'ailleurs pas le choix pour une autre ligne de conduite.

Le lendemain, de bonne heure, il se trouvait à son bureau. Ramet n'y était pas encore arrivé. Il l'attendit en maugréant, en fumant des cigarettes et en gournandant ses subalternes.

« Le patron est rudement de mauvais poil ce matin, se disait le secrétaire, qui donc a pu le mettre dans un état pareil? Je gage que les derniers résultats de l'enquête doivent être médiocres. »

Car, tout comme son chef, ses renseignements s'arrêtaient au départ de Ramet à Paris. Il ignorait même la relation qui liait l'agression sur Santinet au meurtre de l'avenue de Cœmure. Vereors était trop énérvé pour l'en instruire.

« Ah! ça! me poserait-il un lapin? se disait Vereors. Il est près de 9 h. 30. On peut-être roupille-t-il encore béatement, très satisfait de lui-même!

Enfin Ramet parut.

— Je m'excuse de vous avoir fait attendre, mon cher, dit-il au commissaire. Mais, je n'avais pas le temps de passer vous prendre et, d'ailleurs, je préférerais vous présenter de la besogne toute faite.

Il n'était pas seul. Derrière lui, menottes aux mains, solidement encadré par deux gendarmes, s'avavançait Delmas.

« J'aurais dû m'en douter! pensait amèrement Vereors. Il n'a pas voulu que je participe à l'arrestation. Il voulait en garder tout le mérite pour lui. » (Il oubliait qu'avec ses seules lumières il eut été bien incapable d'arrêter qui que ce fut.)

Un peu interloqué tout de même, il dit, en désignant l'homme du regard :

— Alors? C'est lui?

— Bien sûr! fit Ramet en riant. Vous en doutez encore? Le gaillard a passé aux aveux complets! Avec les preuves que je possédais, il ne pouvait guère faire autrement! D'ailleurs, nous n'avons plus besoin de lui. Qu'on l'emmène!

Delmas disparu, Ramet se cala sur sa chaise et, très satisfait d'avoir un auditoire, commença ainsi :

— Je présume que vous désirez vivement savoir quels indices j'ai recueillis qui m'ont permis d'arrêter ce matin le coupable?

« Commençons par le commencement.

« Nous avons fait une grosse erreur à la base en ne nous penchant pas sur les mobiles possibles du crime...

« Mais nous étions hypnotisés par ce fait, que les chiens n'avaient pas aboyé, et qu'ainsi le criminel se trouvait parmi les familiers de la maison. Notre principal, pour ne pas dire notre seul objectif, a été de rechercher à travers les dénégations des suspects, lequel d'entre eux avait pu se trouver avenue de Cœmure à l'heure du crime. Nous avons été servis au delà de nos espérances, puisqu'un lieu d'un coupable possible, nous en avons trouvé deux.

« Or, messieurs, réfléchissez! Quel pouvait être, de la part des familiers, le mobile de leur tentative criminelle? L'argent? Mais la victime n'avait pas un sou. Nous verrons mé-

me, tout à l'heure, qu'elle avait des dettes. La vengeance? Pendant tout son séjour avenue de Ceinture, Dumaret fut, ou insouciant, ou convalescent. Quand on est dans cet état, on n'accumule point de haine sur sa tête. Nous n'avons pas retenu et avec raison, son altercation avec Delmas.

Pouriant, interrompit Vercoors, c'est bien Delmas le meurtrier?

— Sans doute! Mais sa discussion avec Dumaret n'a rien à voir dans la mort de celui-ci. Je continue. Quel motif? Histoire de femmes? Pour la même raison, sa maladie, Dumaret n'était guère en mesure de courtoiser les belles de nos trois hommes en admettant qu'ils en eussent. On aurait pu admettre que l'un des trois fut un agent d'exécution aux mains d'un ennemi ancien de Dumaret? Mais on ne va pas choisir un tueur professionnel parmi des hommes qui gagnent leur vie à un métier honnête.

Une conclusion s'imposait donc : Ou bien Dumaret avait été tué par un étranger — et la présence des chiens rendait cette hypothèse à peu près invraisemblable — ou bien il y avait à sa mort une raison qui nous échappait. C'était cette raison qu'il fallait rechercher et nous ne l'avons point fait.

— Lors de la défense de Cordeau, après son arrestation, un argument du bonhomme m'a frappé : l'assassin était venu et reparti par le lac.

— Or, à moins de bénéficier de complicités pour le moins peu vraisemblables, dans les maisons voisines, il n'avait pu partir, faire son coup et revenir, que du plus proche embarcadere public situé à plus de trois cents mètres.

— Et même, si son crime était prémédité, il avait dû aborder de l'autre côté du lac. Quelle folie de penser que, quelques minutes plus tard, il serait venu se faire repérer sur les lieux du crime?

— L'autre part, tous les détails que nous avait fourni le bûcheron se sont trouvés confirmés. Il avait bien gagné son appareil automatique dans une tombola. Il braconnait avec régularité et passait chaque nuit avenue de Ceinture pour se rendre aux bois de Montmorency.

— Il fallait donc trouver quelque chose et ce quelque chose ne pouvait venir que du lac. C'était sur le lac que gisait la solution du problème. Il se passait sûrement sur le lac des choses que nous ignorions.

— C'est pourquoi, le soir où nous avons trouvé Santinét chez moi, après vous avoir quitté, au lieu de rentrer à mon hôtel, je m'en fus y rêver, accablé sur la jetée. La nuit était sombre, mais il me sembla cependant apercevoir au loin des taches qui se mouvaient : « Tiens, tiens, me dis-je, est-ce que des individus parcouraient le lac en barque la nuit? » Je venais de trouver le premier chaînon qui me conduirait au coupable.

— Le lendemain après-midi, je pris prétexte d'une promenade en bateau pour essayer de découvrir quelques indices. Je fus vite édifié : au milieu du lac étaient posées des nas-

ses reliées par une ficelle à une bouteille de telle façon que seul le goulot dépassait.

« L'explication était claire : des braconniers venaient la nuit poser leurs nasses; elles demeuraient toute une journée dans l'eau et étaient relevées le soir suivant.

« Mais quels étaient ces pêcheurs clandestins? A tout hasard, je me rendis chez le poissonnier de la Grande-Rue. Celui-ci ne fut pas long à m'avouer qu'il lui arrivait d'acheter du poisson ainsi pêché. Il me cita un nom qui n'était pas celui que je cherchais. Il m'indiqua que certains ne s'occupaient pas de leurs nasses dans la journée; ils les posaient peu après la tombée de la nuit, s'éloignaient en déroulant des ficelles, attendaient, et vers deux ou trois heures du matin récupéraient engins et poissons. Il me déclara qu'il n'en achetait que très peu, car il avait un goût de vase qui en rendait la vente difficile. Le reste était liquidé à bas prix à un intermédiaire qui habitait Paris. Pressé de questions, il finit par avouer, sous la promesse qu'il n'aurait pas de démêlés avec la justice, le nom et l'adresse de l'intermédiaire.

« Ceci vous explique ma mansuétude à l'égard de Santinel ce soir-là.

« Je me rappelle également une autre constatation qui, sur le moment, ne laissa pas de me troubler. En longeant avec ma barque les maisons voisines de celle du crime, je remarquai que le mur qui borde les propriétés et plonge dans le lac, mur en très mauvais état, des traces qui indiquaient le passage d'un être humain. A vingt ou trente centimètres au-dessus de l'eau, le mortier avait été éraillé comme si quelqu'un s'était accroché aux anfractuosités de la pierre. Ces traces me conduisirent en face du 22, jusqu'à l'endroit où nous avions relevé les empreintes des pieds nus.

— Mais ceci semble en contradiction avec l'hypothèse de la barque, ne puis-je m'empêcher de s'écrier Vercors.

— C'est ce que je pensai tout d'abord; mais à la réflexion, je remarquai que loin de l'infirmer, cette constatation la confirmait. Vous le verrez tout à l'heure.

« Quand je vous eus quitté cette nuit-là, après l'interrogatoire de Santinel, je me dirigeai vers une barque que je m'étais fait réserver et je m'avancai lentement vers le milieu du lac. Comme je ramais sans bruit, je pus m'approcher assez près de ceux que je cherchais et je passai successivement à côté de trois barques. Mais en abordant une eut mis les deux autres en fuite et je n'avais qu'une chance sur trois de tomber juste.

« Je décidai donc de me retirer discrètement. Le lendemain matin, un coup de téléphone de Paris m'avertissait qu'on avait retrouvé un individu dont l'écriture correspondait à celle de l'enveloppe. Celui-ci avait connu Dumarret, mais donnait des réponses embarrassées quant à ses relations avec la victime.

« Je décidai donc de me rendre à Paris, poursuivre l'interrogatoire.

« Harcelé de questions, cet individu, qu'il est inutile de

vous décrire, reconnut avoir écrit à Dumaret une lettre dont il me répéta les termes et dans les conditions suivantes.

« De retour à Paris, Dumaret ne trouva pas de travail. Il tâta des courses et perdit. L'individu en question lui prêta des sommes, dont le total, m'a-t-il affirmé, se monte à quatre mille francs. Mais, le vent ayant tourné, ce dernier eut besoin de son argent et le réclama à Dumaret. Celui-ci le lanterna, essaya d'obtenir des délais et chercha à éviter son créancier. Ledit créancier se trouvant sans un sou et ne pouvant joindre Dumaret qui se terrait chez lui, il lui écrivit le billet que nous avons retrouvé à la carrière. La menace de manger le morceau se rapportait à une affaire louche à laquelle Dumaret avait été mêlé dix-huit mois auparavant, et au sujet de laquelle l'homme possédait des preuves.

« Je profitai de ma présence à Paris pour faire rechercher et comparaître le marchand clandestin dont j'avais appris l'existence. Celui-ci ne fit aucune difficulté pour reconnaître que parmi ses fournisseurs se trouvait Delmas.

« Nous pouvons maintenant retracer la journée de la victime.

« Au reçu de la lettre, Dumaret sortit aussitôt. Sans doute, essayait-il de se procurer de l'argent parmi ses relations, car il connaissait la gravité de la menace de l'autre. Il n'y put parvenir. L'après-midi, il renouvelle ses tentatives sans plus de succès. C'est alors que se fortifie en son esprit le projet qui doit être sa dernière planche de salut.

« Durant son séjour chez son père, il a pu constater que celui-ci avait quelques économies. Il sait où elles sont cachées. Il ira les dérober ! Il prend donc le train pour Argenteuil afin de se mieux dissimuler. Il fait à pied le trajet d'Enghien.

« Une fois sur place, une question se pose : par où entrera-t-il ? Pas par la façade, car il aurait de la peine à franchir le mur de clôture et puis il sait que la chambre de ses parents donne sur la rue. Ceux-ci pourraient l'apercevoir. Reste le lac. Mais il est médiocre nageur. Il fait donc un balai de ses effets, le fixe sur sa tête et se dirige vers la maison, moitié nageant, moitié s'agrippant au mur. Une fois arrivé, il se rhabille hâtivement sur la rive.

« Mais il a été aperçu par Delmas qui attendait paisiblement que ses nasses fussent pleines. Celui-ci est intrigué par cette ombre qui se meut le long du mur. Quand il voit l'homme pénétrer dans la propriété, il n'hésite pas, pousse son bateau, aborde et quitte ses chaussures pour faire moins de bruit. Il rejoint Dumaret, alors que celui-ci essaye de crocheter la porte de derrière. Sans hésiter, il bondit, surprend l'homme et lui serre la gorge. Delmas est vigoureux, l'autre est presque un gamin ; on va parfois plus loin qu'on ne voudrait dans ces cas-là ! Quand Delmas desserre son étreinte, l'autre tombe comme une masse : il est mort, et le pêcheur reconnaît avec épouvante qu'il s'agit du fils de la maison.

« Il s'affole, n'a-t-il pas menacé récemment la victime ?

S'il raconte comment les choses se sont passées, on ne le croira pas. Il maquille donc l'accident en suicide, ramasse la pince avec laquelle Dumaret essayait de crocheter la porte, la jette dans le lac et s'en va.

« Le lendemain, il remarque les traces de chaux sur sa casquette, se met à d'un brossage et va lui faire prendre le même chemin que la pince. Il la jette d'une pierre et par surcroît de précaution, l'enfouit dans la vase à l'aide de son époussette en faisant semblant de pêcher des vers.

« Il se félicite quand il voit saisir toutes ses coiffures et se croit hors d'atteinte.

« Vous voyez maintenant quelques détails sur la mort de Santinet. Je dois vous dire tout d'abord que, hier soir, rentrant de Paris, je suis allé directement chez Dumaret. Je relevai les traces d'effraction sur la porte de derrière. Je déclarai alors au gardien que je savais tout et que son fils était un voleur. Cela lui délia aussitôt la langue, car il ne se taisait que pour éviter le déshonneur.

« Ainsi que je le soupçonnais, Santinet avait passé la nuit à la propriété, et comme il ne dormait que d'un œil, il avait été réveillé au premier bruit et avait été témoin de tout le drame. Il avait ramassé la lettre qui était tombée de la poche de la victime tandis que Delmas la transportait dans le réduit.

« Le lendemain, après la découverte du cadavre, il avait raconté à Dumaret ce qu'il savait. Ce dernier ne voulant à aucun prix de souillure sur son nom, lui avait fait promettre de ne pas parler quoi qu'il advienne. Santinet avait tenu parole et n'avait pas fléchi sous nos menaces.

« Mais, et ceci fut la cause de sa mort, pourquoi fallut-il que le pauvre diable s'avisât de tenter de faire chanter Delmas en brandissant sa lettre. Il y eut plusieurs discussions entre les deux hommes. Delmas, qui ignorait le contenu de cette lettre, essaya, au cours de leur altercation d'hier soir, de la reprendre. Il y eut lutte, Santinet roula dans la carrière et Delmas s'enfuit.

« Mais il avait laissé des empreintes magnifiques qui le perdaient. C'est d'ailleurs en lui citant la preuve de ces empreintes, ce matin, que j'ai obtenu son aveu dans l'affaire Santinet. L'autre aveu est venu tout seul ensuite. »

— Mais sa culpabilité dans tout cela ? fit Vercors.

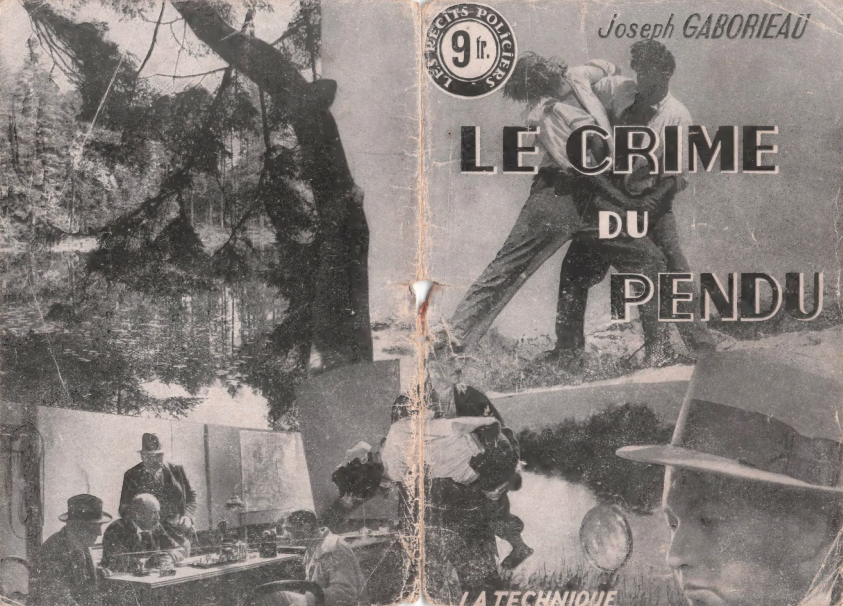
— Mince ! Il est démontré que Santinet le poursuivait. Il a mis la main au collet d'un malfaiteur. Le principal grief qui sera retenu contre lui sera d'avoir voulu égarer la police en maquillant le premier drame en suicide. Mais il sera probablement acquitté.

FIN



Joseph GABORIEAU

LE CRIME DU PENDU



LA TECHNIQUE